

## Conte à rebours

### *Henri Henri*

Patricia Robin

---

Number 294, January–February 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73397ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this review**

Robin, P. (2015). Review of [Conte à rebours / *Henri Henri*]. *Séquences*, (294), 23–23.

# Henri Henri

## Conte à rebours

Le conte est à la mode. On a eu droit, ces dernières années, à des visions personnelles de Blanche-Neige (*Mirror Mirror* de Tarsem Singh, 2012; *Snow White and The Huntsman* de Rupert Sanders, 2012), à une version 2014 de La Belle au bois dormant du point de vue de Carabosse (*Maleficent*, de Robert Stromberg), puis à des satires de contes avec les trois volets de *Shrek*, et Disney nous promet une autre mouture de Cendrillon réalisée par Kenneth Branagh pour 2015. Le succès du feuilleton américain *Once Upon a Time* se répète à chaque épisode et Grimm a comblé les appétits des télévotés pendant quatre saisons, sans oublier toutes les histoires de vampires et de loups-garous qui pullulent.

PATRICIA ROBIN

À une époque de grands tourments sociopolitiques, on prend le parti de s'évader. Le fantastique envahit les écrans et s'empare de l'imaginaire des nouvelles générations. Tous ces projets se targuent de donner aux histoires de notre enfance des revirements et des formes cinématographiques toutes plus personnelles les unes que les autres, faisant fi des œuvres initiales, en interprétant les personnages et en modifiant les enjeux. De son côté, Martin Talbot – réalisateur, entre autres, de la série *Les Parents* et d'une trilogie de courts métrages intitulée *Il était 3 fois 1 doigt* – s'est inspiré, pour son premier long métrage, de plusieurs contes pour en concocter un à sa manière, sans sorcière ni méchant monarque, génération *Passe-Partout* oblige. Le jeune cinéaste, visiblement marqué par l'univers d'Amélie Poulain, emballe son film d'une langueur doucereuse; sa mise en scène respectueuse de la lenteur des protagonistes, coincés dans leur identité et leur destin, ralentit l'intérêt et freine l'adhésion. Henri, petit *Bambi* qui perd sa mère, devient tour à tour l'allumeur de réverbères livré à lui-même, Jack et le concombre magique, le prince qui délivre la belle de son triste sort. Tout investi de sa mission de mettre de la lumière dans la vie des gens par sa bonne fée, la religieuse qui l'a élevé, il rencontre Maurice, son ami et collègue de travail père de 7 enfants, Humpty Dumpty et les sept nains. Avec Maurice, il travaille à *La Lampe d'Aladin* pour un patron exotique qui rêve de quitter sa boutique de luminaires pour redevenir ingénieur comme dans son pays. En revissant les ampoules d'une marquise de cinéma porno, Henri éprouve un coup de foudre pour Hélène, la princesse aveugle mais voyante, enfermée dans sa tour de noirceur et dans l'espace clos du guichet (ce qu'on ne sait pas ne nous fait pas mal...). Il fait aussi la connaissance, dans un manoir au fond de nulle part, de Monsieur Binot, un ancien producteur de cornichons s'égarant dans ses souvenirs alors qu'il tente d'écrire ses mémoires, sorte d'Ebenzer Scrooge aux prises avec les fantômes du passé.



Personnage monotone de quotidienneté

Talbot soulève tout de même en filigrane quelques problèmes de société comme les orphelins de Duplessis, ces enfants sortis des institutions et livrés à eux-mêmes; les nombreux professionnels immigrés, dont on ne reconnaît pas les diplômes et les années d'expérience dans leur pays d'accueil; la tristesse des maladies dégénératives, dont l'Alzheimer; les déchirantes retrouvailles parents-enfants; l'importance des dons d'organes (coup de chapeau à *Jésus de Montréal* de Denys Arcand). Cependant, ces légers clins d'œil effleurent à peine l'esprit, captant à peine la considération qui leur est due.

Alors que, dans tout conte, on doit maintenir l'attention, susciter l'anticipation et surprendre par des entourloupes ou la présence d'un méchant qui provoque crainte et frayeur, ici, point de vrai vilain sinon le voisin victime de ses TOC, le triste destin de chacun, les travers du monde. Petite vie. Le réalisateur cherche à nous accrocher avec des idées et des jeux de mots appuyés, des personnages monotones de quotidienneté, des directions artistiques et photographiques léchées, des interprètes honnêtes. Malheureusement, le montage est à la remorque de toute cette démonstration de savoir-faire et de respect des handicaps de chacun et pêche par une lenteur qui engourdit. On est tenté de demander, comme une metteuse en scène québécoise connue: «À quelle heure, le punch?» La flamme se rallume un peu avec ce dénouement heureux où tout virevolte de bonheur dans le château Binot, transformé en maison de rêve, où aboutissent tous les protagonistes unis dans le travail et la bonne humeur, la prospérité et l'amour. FIN. ► **Cote:★★**

■ **Origine:** Canada [Québec] – **Année:** 2014 – **Durée:** 1 h 40 – **Réal.:** Martin Talbot – **Scén.:** Martin Talbot – **Images:** Mathieu Laverdière – **Mont.:** Arthur Tarnowsky – **Mus.:** Patrick Lavoie – **Son:** François Grenon – **Dir. art.:** Marie-Claude Gosselin – **Cost.:** Francesca Chamberland – **Int.:** Victor Andrés Trelles Turgeon (Henri), Sophie Desmarais (Hélène), Marcel Sabourin (Monsieur Binot), Michel Perron (Maurice), Kenneth Fernandez (Attil), Jean-Pierre Bergeron (le voisin) – **Prod.:** Caroline Héroux, Christian Larouche – **Dist. / Contact:** Séville.